
INTRODUCTION

You can take Cubans out of Miami, but you can't take Miami without the Cubans! Au-delà du bon mot, cette formule souligne l'inséparabilité des destins de l'agglomération de Miami et de la migration cubaine. La majorité des auteurs qui ont étudié Miami depuis les années 1980 s'accordent, en effet, pour dire qu'il y a et aura, à travers l'histoire de Miami, un avant et un après Cubains (Portes, Stepick, 1993 ; Girault, 1998 ; Shell-Wess, 2009a ; Nijman 2011). Ainsi, la révolution castriste n'aurait pas uniquement eu un impact colossal sur la destinée de l'île de la Caraïbe, mais également sur la ville voisine, de l'autre côté du détroit de Floride. En outre, la relation entre les Cubano-Américains et l'agglomération de Miami est le prisme fondamental de l'analyse géographique présentée au fil des pages de cet ouvrage.

Miami la cubaine interroge les processus de construction d'une ville du Sud-Est des États-Unis, fondée en 1896, à travers la relation toute particulière qu'elle entretient avec un groupe d'immigrants, les Cubano-Américains, qui sont devenus les cadres, les entrepreneurs, mais aussi les simples habitants de cette ville américaine¹. La relation entre Miami et les Cubains présente plusieurs facettes. D'une part, Miami, ou plus exactement le comté de Miami-Dade, abrite la plus grande concentration cubaine à l'extérieur de l'île². D'autre part, la migration cubaine, à partir des années 1960, est l'évènement précurseur d'une transformation plus profonde de Miami : son émergence comme capitale économique du Bassin caraïbe et sa latinisation remarquable (Shell-Weiss, 2009a ; Nijman, 2011 ; Girault, 2003).

En effet, le comté de Miami-Dade est habité par 65 % d'Hispaniques³, ce qui représente 1,6 million de personnes sur les 2,5 millions d'habitants du comté

-
1. L'adjectif américain/e est utilisé ici parce qu'il désigne la ville de Miami dans une approche relationnelle, celle d'une ville formée par les rencontres entre les Amériques ; en revanche l'adjectif étatsunien/ne sera systématiquement utilisé pour qualifier un espace ou trait culturel venant des États-Unis, afin de rendre à l'Américain et à l'américain toute sa dimension géographique.
 2. Plus d'un tiers du comté se définit comme cubano-américain lors du dernier recensement étatsunien soit 856 007 personnes (recensement 2010).
 3. Le terme d'hispanique est utilisé pour nommer ou qualifier les populations latino-américaines hispanophones (Caraïbes comprises) vivant aux États-Unis, l'adjectif latino/a est souvent employé dans le même sens bien qu'il permette d'inclure à cette catégorie les Latino-américains non-hispanophones (Caribéens, Brésiliens).

(recensement 2010). Cette forte concentration de population d'origines hispaniques place cette analyse au cœur des débats sur la latinisation des États-Unis. Avec 50,4 millions d'individus sur les 308,7 millions d'Étatsuniens et une hausse de 43 % depuis le dernier recensement de 2000, les Hispaniques sont aujourd'hui la première minorité du pays (recensement 2010⁴). Ils sont, par ailleurs, de plus en plus nombreux à occuper des charges politiques de première importance⁵.

L'expérience miamienne permet alors d'adopter une focale singulière au sein des écrits sur la latinisation des États-Unis (Cohen, 2005 ; Davis, 2000 ; Mohl, 2003 ; Romero *et al.*, 1997 ; Vagnoux, 2013). La métropole est souvent présentée comme la plus « latine » des métropoles étatsuniennes (Shell-Weiss, 2009 ; Ben Amor, 1998). Miami permet d'aborder le phénomène de latinisation dans une métropole de taille moyenne, comparativement à New York ou Los Angeles, et de sortir des zones géographiques historiques de la rencontre entre les Amériques, c'est-à-dire les États frontaliers avec le Mexique ou les grandes villes de la mégalopole au nord-est.

S'intéresser à Miami permet, par ailleurs, d'explorer les modalités d'une latinisation dont une large proportion pourrait être analysée comme une latinisation « par le haut ». Cet écrit accorde, en effet, une place importante aux élites urbaines et plus spécifiquement à l'élite cubano-américaine, qui sera désignée dans cet ouvrage comme la « communauté pionnière » de la production urbaine d'une Miami latinisée et résolument tournée vers le sud du continent. Aborder *Miami la cubaine* par ses élites urbaines souligne la spécificité d'un travail en géographie sociale, où les inégalités urbaines et les discriminations sociospatiales sont examinées, avant tout, à travers les pratiques et les réseaux des acteurs qui gouvernent la ville et façonnent celle-ci à travers des discours dominants. Aussi, l'hétérogénéité réelle de la communauté cubaine à Miami soulignée, au sein de cet ouvrage notamment par un effort d'analyse diachronique, semble amoindrie par la catégorisation sociale des élites. Toutefois, j'ai voulu aborder la notion d'élite à travers une forte diversité fonctionnelle et des échelles d'action distinctes.

Le choix de Miami, des immigrants cubains et plus particulièrement de leurs élites, est donc le choix d'une exception, celle d'une ville étatsunienne où une minorité est devenue majoritaire et dominante en moins d'un demi-siècle et

4. Le recensement étatsunien a lieu chaque décennie, les données utilisées ont été mises à jour grâce à la publication des résultats du recensement 2010. Cependant, pour certaines données, les statisticiens du recensement étatsunien procèdent à des estimations ou à des mises à jour par échantillonnage. C'est la raison pour laquelle les données utilisées au cours de cet ouvrage peuvent être de dates différentes.

5. Sans dresser une liste exhaustive, voici les noms de plusieurs Hispaniques qui comptent aujourd'hui sur la scène politique étatsunienne : Antonio R. Villaraigosa (maire de Los Angeles depuis 2005) ; Sonia Sotomayor, 111^e juge à la cour suprême des États-Unis ou encore les sénateurs Bob Menendez (NJ) ou Marco Rubio (FL), tous deux cubano-américains.

gouverne, depuis une trentaine d'années, les territoires urbains. La géographie relationnelle qui sera présentée tout au long de cet écrit cherche alors à insister sur l'impact cubano-américain sur cette portion de territoire étatsunien, faisant de Miami une ville-carrefour entre les Amériques et changeant résolument le cours de sa trajectoire au sein de la hiérarchie urbaine mondiale.

DE L'EXCEPTION CUBAINE À L'EXCEPTION MIAMIENNE

Sous le rapport politique, la domination par un groupe issu de l'immigration ayant rapidement conquis le pouvoir constitue la principale spécificité de la ville et de son comté. Ce fait est assez rare aux États-Unis, comme ailleurs, pour le signaler. La particularité de la prise du pouvoir par les Cubano-Américains repose sur la combinaison de la lutte d'une partie des exilés envers le régime castriste dans un contexte de guerre froide et de la capacité du groupe à tirer parti de la facilité accordée par le gouvernement étatsunien à son *establishment* par rapport à d'autres groupes d'immigrants.

Ainsi l'exception cubaine à Miami est-elle largement liée aux cadres législatifs dans lesquels se sont opérées la migration puis l'installation des Cubano-Américains. D'une part, parce que les États-Unis ont accueilli, et ce pendant longtemps, les Cubains à bras ouverts, ce qui suffit déjà en soi à créer l'exception au sein des études sur les migrations, et ce qui explique que plus de 70 % des Cubano-Américains à Miami sont aujourd'hui des citoyens étatsuniens (recensement 2010). D'autre part, parce que le groupe a bénéficié de la présence d'une élite formée et à l'aise avec le système juridico-administratif étatsunien, capable d'utiliser à son profit les cadres législatifs en faveur des minorités pour programmer leur ascension et permettre une intégration socio-économique des différentes strates sociales du groupe au sein de l'agglomération.

Depuis les années 1980, une classe dirigeante cubano-américaine issue essentiellement des premières vagues de l'exil (1960-1970) s'est donc propulsée à la tête de Miami, dans le milieu des affaires et du commerce international, mais aussi dans les cercles politiques et administratifs, les milieux de la santé, de l'éducation et de la justice ainsi que dans l'industrie culturelle et touristique, qui sont également des secteurs clés du développement de l'agglomération de Miami. Cette « réussite » cubano-américaine et les spécificités de l'agglomération de Miami, dirigée en majorité par des minorités, ont engendré une remise en question des modèles classiques de l'analyse sociologique et géographique de l'insertion urbaine des immigrants. Comme le déclare Shell-Weiss : « *Where the Chicago school analyzed the immigration experience from the stand point of the receiving society, the Miami School placed immigrants' own viewpoint at the center of their analyses. Rather than adapting to existing systems, these social scientists explored ways*

that immigrants reshaped social structures to exert their own power in receiving society » (Shell-Weiss, 2009a, p. 9).

À Miami, plus d'un habitant sur deux est né en dehors des États-Unis, et l'immigration a joué un rôle central dans l'évolution de la ville qui est passée du statut de petite ville essentiellement touristique à une ville d'envergure macro-régionale voire mondiale. En outre, c'est le rôle des immigrants dans la transformation de la métropole en « nouvelle ville globale » (Sassen, Portes, 1993) qui fonde « l'exception miamienne », et l'ampleur du rôle joué par les Cubano-Américains y est indéniable. Ainsi plus d'un habitant sur trois du comté de Miami-Dade se définit-il comme Cubano-Américain (recensement 2010), ce qui donne à ce groupe un poids démographique incontournable. La représentation de ces derniers au sein des élites urbaines y est colossale voire disproportionnée eu égard à la diversité des groupes qui peuplent aujourd'hui le comté. En effet, si les Cubains furent dans les années 1960 les premières vagues de l'émigration hispanique vers la Floride, l'agglomération est aujourd'hui une véritable centralité pour les migrations venant du sud du continent, comme le montre la diversité des origines hispaniques présentées dans le graphique de la planche I (cf. cahier iconographique) et sur lequel ne figure pas les autres communautés latines, notamment les 123 000 Haïtiens (estimation du recensement 2013) qui habitent aujourd'hui dans le comté de Miami-Dade.

Les Cubano-Américains ont, dès lors, été analysés par certains auteurs comme le groupe précurseur à la latinisation de Miami, leurs trajectoires migratoires ayant changé résolument le profil politique et économique, la morphologie et les équilibres sociodémographiques de la ville (Mohl, 1983, 1990 ; Portes, Stepick, 1993 ; Shell-Weiss, 2009a). Aussi, Miami fait-elle aujourd'hui figure d'exception dans les écrits académiques prêtant attention à l'évolution du monde urbain au tournant du XXI^e siècle. Ville paradigmatique (Nijman, 2000), ville relationnelle ou des relations interaméricaines (Sliger, 2011 ; Girault, 1998), ou encore capitale des Caraïbes et ville mondiale régionale (Audebert, 2006 ; Grosfoguel 2003 ; Brown *et al.*, 2002), l'agglomération de Miami semble condenser un certain nombre de traits caractéristiques des métropoles dont la connexion récente à l'échelle mondiale joue à plein sur l'organisation économique et spatiale du tissu urbain. Dans cet ouvrage, c'est ce passage d'une exception cubaine à une exception miamienne que je souhaite souligner.

ITINÉRAIRE DE RECHERCHE DE LITTLE HAVANA À HIALEAH, DE LA CARAÏBE AU COMTÉ DE MIAMI-DADE

La géographie relationnelle qui sous-tend cette analyse a favorisé le choix d'un cadre général pour l'analyse géographique qui se restreint au comté de Miami-Dade (figure 1). En effet, l'agglomération de Miami appartient à la région métropolitaine

de Miami-Fort Lauderdale-West Palm Beach définie par les statisticiens du recensement⁶ qui couvre trois comtés. Cette tache urbaine au sud-est de la Floride s'étend sur 170 kilomètres et abrite 5,7 millions d'habitants, ce qui la classe parmi les dix premières régions métropolitaines statistiques aux États-Unis. La municipalité de Miami est la ville principale au cœur de cette région métropolitaine avec environ 420 000 habitants et le comté de Miami-Dade abrite un peu moins de la moitié de la population métropolitaine (recensement 2010). Le choix de se restreindre à l'échelle du comté de Miami-Dade est donc motivé par l'importance de ce dernier en termes de poids démographique, mais surtout par le rôle clé que joue cet espace dans la relation entre les Amériques. Si les orientations économiques des comtés de Broward et Palm Beach sont sensiblement similaires à celles du comté de Miami-Dade, notamment pour ce qui est du tourisme et de l'immobilier, ces deux comtés et les villes qui le constituent ne présentent pas une latinisation aussi importante de leur population⁷ et de leurs économies.

Aussi m'est-il apparu naturel lors du début de mes recherches sur les Cubains de Miami de focaliser mon analyse sur l'échelle du comté de Miami-Dade, qui regroupe une population à 34 % cubano-américaine.

Avant mon premier terrain au début de l'année 2006, influencée par la littérature (Boswell *et al.*, 1993 ; Portes, Stepick, 1993) qui étudiait, depuis plus de vingt ans, essentiellement la question cubano-américaine à travers le quartier de Little Havana, j'avais choisi cet espace comme terrain d'enquête. Arrivée à Miami, je logeais donc à quelques rues de la frontière orientale du quartier et je m'y rendais quasi quotidiennement pour y commencer mes observations et mener mes entretiens. Je découvrais étonnée ce qu'était la Petite Havane, un quartier hispanique dont la moitié des habitants était centre-américains. Il était évident que ce quartier de Miami était encore un espace-clé de la migration cubaine, un territoire portant ses traces et ses marques. Toutefois, il m'est apparu nécessaire d'élargir mon champ d'action et de parcourir du terrain sur cette dalle de béton frais qu'est Miami. Je voulais trouver un autre espace, peut-être moins symbolique et je n'ai pas eu réellement à le chercher. Toutes les personnes rencontrées lors de ce premier terrain et à qui j'exposais mon sujet à l'époque sur les trajectoires cubaines à Miami⁸, s'arrêtaient rapidement et demandaient : « Tu es allée à Hialeah ? » « Hialeah, ça, c'est une vraie ville cubaine ! » Je montai

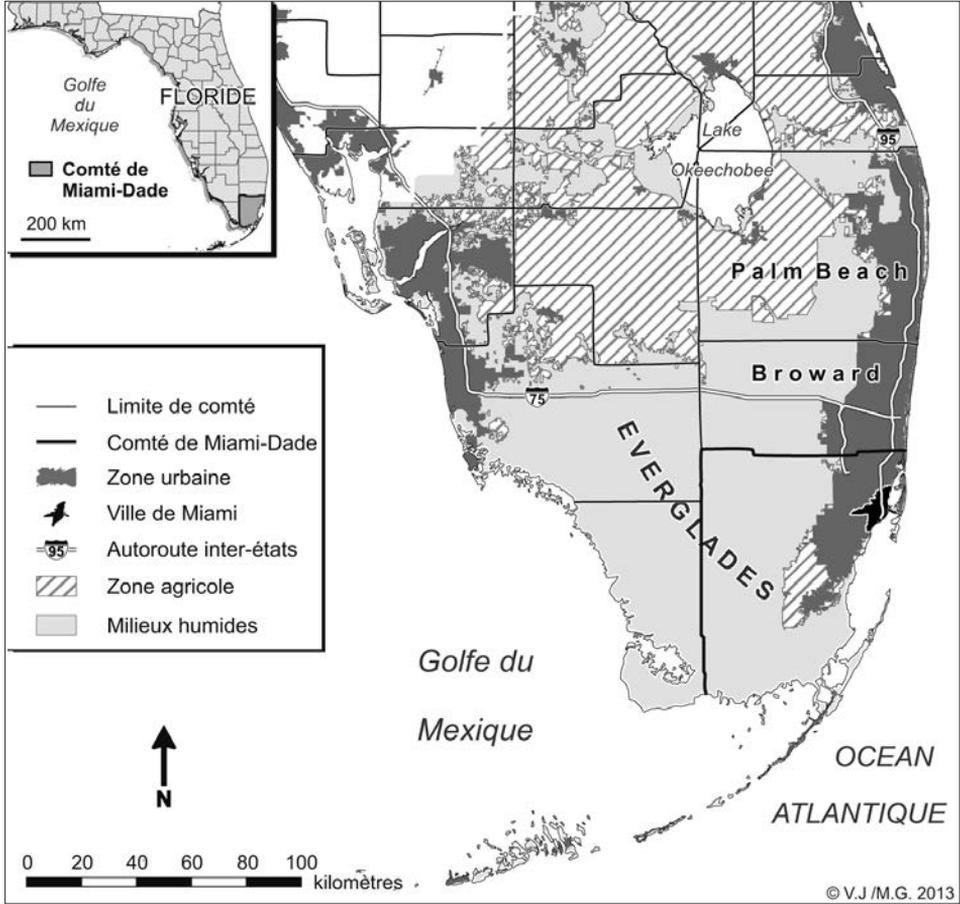
6. *Metropolitan Statistical Area*.

7. 25 % des 1,7 millions d'habitants du comté de Broward se déclarent comme Hispaniques et 4,8 % comme Cubano-Américains et seulement 19 % des 1,3 millions d'habitants du comté de Palm Beach se définissent comme Hispaniques dont 3 % de Cubano-Américains.

8. Le premier terrain effectué à Miami fut de trois mois dans le cadre du master 2 recherche pays émergents et en développement, spécialité urbanisation et dynamiques des territoires de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Durant mon doctorat, j'ai passé environ huit mois à Miami répartis en trois séjours et j'ai effectué un dernier terrain, durant lequel j'ai enquêté essentiellement à Hialeah, en novembre 2012.

donc dans le métro un matin de mars 2006 pour me rendre à Hialeah et c'est à pied que je découvris cette banlieue gigantesque et monotone qui abrite un peu moins de 200 000 Cubano-Américains.

Figure 1 : Carte d'occupation du sol du comté de Miami-Dade.



Lors de mes terrains de doctorat, je poursuivis mes recherches dans ces deux espaces : le premier sas (Little Havana) puis le second sas (Hialeah) d'intégration des migrants cubains à Miami, pour tenter de comprendre les rouages de l'ancrage de cette population en Floride, d'étudier au plus près ces espaces appropriés, revendiqués et définis comme cubains soit par le groupe lui-même, soit par les autres groupes habitant Miami. J'ai alors cherché à comprendre, en scrutant

les territoires dans une approche relationnelle, la part cubaine du slogan célèbre chez les secondes générations de Miami « *made in America with a Cuban part* ».

Cependant, mon analyse de Miami ne saurait se résumer à la délimitation de mes deux terrains d'enquêtes. *Miami la cubaine* trouve ses origines sur mon premier terrain de maîtrise en 2003 à La Havane, puis dans une volonté de comparaison et de pratique de terrains multisitués (Marcus, 1995) avec des voyages de terrain à Cuba, à Santo Domingo et en Haïti au cours de mon parcours géographique (Jolivet, 2010). Il s'est alors agi d'appréhender la ville à travers les espaces références de mon étude, Little Havana et la ville de Hialeah, mais aussi de rester mobile dans la métropole comme dans ma pratique du terrain. Circuler pour mieux comprendre le système-ville et les migrations qui l'ont fait naître et le transforment sans relâche.

Cet écrit est donc le fruit de différents terrains menés entre 2006 et 2012, au cours desquels j'ai réalisé de nombreuses enquêtes auprès des acteurs et collecté des récits de vie auprès des habitants. L'observation comme la pratique répétées de Miami et la cueillette d'entretiens dans une démarche méthodologique largement qualitative furent alors complétés par les analyses et la cartographie de données quantitatives essentiellement issues du recensement étatsunien (Jolivet, 2010).

UNE GÉOGRAPHIE RELATIONNELLE

L'approche relationnelle qui soutient la réflexion présentée ici est tout d'abord celle d'une relation entre différents champs de la géographie humaine, notamment la géographie politique, culturelle et sociale. Cependant, l'approche en géographie sociale est centrale et s'accorde avec la définition suivante : « La géographie sociale ne commence que lorsque le géographe s'implique dans l'analyse du rôle de l'espace en tant qu'enjeu stratégique (pour la société) et tactique (pour les acteurs du quotidien) dans la reproduction des sociétés et les régulations sociales » (Séchet, Veshambre, 2006, p. 8). Avec *Miami la cubaine*, j'ai voulu mettre au cœur de mon analyse l'étude des territoires de la métropole à travers les stratégies des élites urbaines et les tactiques des individus tout en concédant une part importante à l'analyse des discours et des représentations qui façonnent ces territoires. La géographie relationnelle de cette ville-carrefour entre les Amériques s'inspire alors de différentes acceptions de la relation qu'entretiennent les individus et les sociétés à l'espace.

L'espace relationnel

Depuis les années 1990, notamment dans la géographie anglophone, des auteurs prônent une approche relationnelle de l'espace et considèrent que les positions des objets n'existent pas en soi, mais dépendent de la distance entre

les éléments. Autrement dit, que la topologie donne plus de sens aux dimensions spatiales de nos sociétés que la topographie, à l'heure de l'archipel planétaire et des localités multisituées (Appadurai, 1995 ; Cortès, Pesche, 2013). Ainsi, l'essence de l'analyse spatiale post-structuraliste serait de prêter attention aux relations et aux connexions de l'espace étudié, afin d'aborder l'espace non plus comme un contenant figé, absolu ou relatif, mais comme une entité dynamique, non bornée, produit d'interrelations changeantes (Murdoch, 2006 ; Massey, 2005) et d'une dialectique spatio-temporelle (Harvey, 2006b).

Cette approche relationnelle de l'espace est également au cœur de deux réflexions majeures dans la géographie contemporaine et qui seront abordées conjointement tout au long de cet ouvrage. Premièrement, la question des échelles d'analyses et de leurs interconnexions est ici essentielle (Taylor, 1995). Il s'agit en particulier d'analyser l'incidence de l'échelle globale sur des territoires locaux, dans un contexte de mondialisation néolibérale (Harvey, 2000, 2006a) et de transnationalisme croissant qui favorise les interactions entre les habitants ou les institutions par-delà les frontières des États-nations (Vertovec, 1999). Deuxièmement, le « tournant de la mobilité » qui semble caractériser notre époque et notre rapport à l'espace est au cœur de l'approche de Miami comme une ville-carrefour. Les mobilités sont en effet un des cadres majeurs de l'analyse de l'espace étudié car elles permettent l'avènement de nouvelles géographies relationnelles qui façonnent le rapport aux espaces vécus et s'appuient sur des réseaux et des imaginaires (Urry, 2007 ; Cresswell, 2011 ; Simon, 2008 ; Rétaillé, 2009 ; Capron, Cortes *et al.*, 2005 ; Tarrus, 2000).

L'analyse spatiale de *Miami la cubaine* se place donc dans cette approche d'un espace relationnel dynamique, entre mobilités et ancrages, où se connectent les échelles globale, nationale, régionale et locale. Elle aborde la ville par sa connexion à Cuba, qui tisse des liens de part et d'autre du détroit, par ses circuits économiques et réseaux migratoires et par ses mobilités à différentes échelles, du quartier au continent.

Relation, territoire et pouvoir

Une fois posé que l'espace est relationnel, il s'est agi de rentrer dans les territoires de Miami. La notion de territorialité, c'est-à-dire la relation de l'homme à l'espace avec lequel il est en contact, comprend l'idée d'action, d'interaction et de contrôle de cet espace qui devient alors territoire (Sack, 1986 ; Raffestin, 1984, 1988 ; Debarbieux, 2009). Dans une approche relationnelle et dynamique des territoires, qui s'intéresse aux processus de déterritorialisation-reterritorialisation, j'ai cherché à comprendre les différents processus d'identification comme d'appropriation qui ont permis ces territorialisations. Pour ce faire, avec C. Raffestin, « si nous avons opté pour une problématique relationnelle, c'est

évidemment parce que nous pensons que les relations sont capables de rendre intelligibles le pouvoir politique et ses manifestations spatiales » (1980, p. 26).

L'analyse raffestinienne de la production du territoire a donc contribué à l'approche par le politique et les relations de pouvoir des entités territoriales étudiées, nécessairement complexes et composites dans leurs configurations spatiales et leurs formes de gouvernement (Giraut, 2013).

Par ailleurs, les réflexions autour du triptyque relation-territoire-pouvoir m'ont menée à puiser dans les travaux de M. Foucault, pour qui le pouvoir est partie prenante dans toute relation, le territoire est pouvoir et le pouvoir est territoire. Le territoire est alors analysé comme un fragment d'espace investi par un pouvoir et ses stratégies, mais également comme la résultante horizontale du pouvoir. Le territoire est traversé par des réseaux multiples, des appareils organisationnels et des dispositifs, ces ensembles relationnels hétérogènes, qui norment l'espace (Foucault, 1975, 1994, 2004, 2012). Les relations de pouvoirs étudiées au sein des territoires de *Miami la cubaine* sont alors abordées comme réversibles et formant des configurations variables, souhaitant par là-même souligner le caractère évolutif et imprévisible de ces territorialités en perpétuelle construction.

Relation, mondialisation et créolisation inextricables

Miami est, en effet, une ville en chantier, une ville à bascule entre le Nord et le Sud du continent, symbole de cette troisième Amérique, celle qui se forme et se transforme au contact des deux autres. La Relation, au cœur des écrits d'É. Glissant sur la créolisation du Monde est alors une dimension utile de la géographie relationnelle présentée ici pour mettre en évidence le passage d'une géographie relationnelle de la domination à une géographie relationnelle transversale. La créolisation, selon É. Glissant, peut être entendue comme un bouleversement perpétuel du monde où les civilisations comme les cultures basculent et s'entremêlent de façon inextricable (Glissant, 1990, 1997, 2000, 2009).

« Dans la Relation, ce qui relie est d'abord cette suite des rapports entre les différences, à la rencontre les unes des autres. Les racines parcourantes (les rhizomes) des idées, des identités, des intuitions, relaient » (Glissant, 2009, p. 72). C'est cette mise en relation des idées, des cultures et des identités induite par la mondialisation et les modalités territorialisantes de ces rencontres qui sont examinées à Miami. Par l'approche relationnelle, je cherche à analyser les territoires réticulés et les archipels formés par les nouvelles formes de communications et les créolisations culturelles qui façonnent Miami. En ce sens, Miami a été analysée comme une ville communicationnelle entre les Amériques et comme une ville relationnelle à l'heure globale. À la suite des travaux précurseurs de J. Beaverstock, R. Smith, et P. Taylor sur Londres (2003), la notion de ville relationnelle a été définie par T. Sigler comme : « *A relational city is one whose*

raison d'être is the intermediation of global flows. [...] This cohort of cities inherently embodies a great deal of hybridity and in-betweenness, insofar as relational cities lie both physically and metaphysically between economies and cultures » (Sigler, 2011, p. 8).

Ces trois aspects de l'approche relationnelle servent d'armatures à cet écrit. Dans le cadre de l'étude des migrations humaines, la dialectique du mouvement et de l'ancrage propose de considérer le changement de position, le déplacement tout autant que le remplacement des populations qui tissent des liens entre les espaces. Il s'agira alors dans un premier chapitre sur les circulations cubano-américaines de considérer la « géodynamique », selon le terme de G. Simon, c'est-à-dire de mettre en relief la place essentielle de la géographie relationnelle dans l'étude des migrations, le lien entre la dynamique de ces mouvements humains et l'espace où ils s'inscrivent (Simon, 1995). L'idée d'une géographie rétrospective des circulations cubaines tente ainsi de mettre en évidence les liens qu'ont tissés les mouvements migratoires entre Cuba et la Floride. La complexité des cadres géopolitiques comme les contextes urbains et historiques servent alors de fondation à l'étude de la relation entre Miami et les Cubains. Dans un second chapitre, ce sont les mécanismes de l'ancrage, la formation et la définition du groupe sur un nouvel espace national et urbain qui seront discutés pour mettre en évidence la force de l'ancrage cubain à Miami. Comment et pourquoi les Cubains sont-ils montrés en exemple sur le sol étatsunien pour leurs capacités à s'ancrer rapidement sur un nouveau territoire et dans une société d'accueil ? Le troisième chapitre interrogera, à travers la notion de capacité relationnelle, les savoir-faire et capitaux qui ont permis à ce groupe, et surtout à ses élites, de jouer habilement de la dialectique du mouvement et de l'ancrage pour se créer une place dans l'agglomération à travers le processus de territorialisation et d'appropriations spatiales.

Dans les deux chapitres suivants, le propos est d'entrer par l'échelle locale au sein de *Miami la cubaine* en accordant une attention plus poussée à deux territoires très différents : Little Havana (quartier central de Miami) et Hialeah (ville de banlieue et sixième ville de Floride), tous deux gouvernés, depuis plus de vingt ans, par des leaders cubano-américains. L'échelle locale permet alors de décomposer les relations spatiales qui fondent les territorialités cubaines à Miami, de décortiquer les mécaniques du pouvoir cubano-américain et de poser ainsi les jalons d'une approche de l'espace local, du traçage des territoires par les relations de pouvoir. Le chapitre IV traitera des circulations migratoires et des stratégies de retours des Cubains dans le quartier de Little Havana au cœur d'une ville ségréguée comme Miami. Les dynamiques sociospatiales de ce quartier seront analysées par les relations de pouvoir que les élites cubano-américaines projettent sur ce territoire qu'ils gouvernent, afin de maintenir leur présence sur cet espace stratégique au cœur des plans de redéveloppement urbain de la

municipalité de Miami. Le chapitre v s'attachera à la ville de Hialeah territoire dominé par les élites politiques et fief électoral de la communauté cubano-américaine située en banlieue de Miami. La relation des Cubano-Américains avec Miami sera alors analysée à travers un territoire de banlieue populaire, base arrière de la puissance cubaine dans l'agglomération, démontrant ainsi les nouvelles dynamiques spatiales de l'insertion des migrants au sein des grandes régions métropolitaines et les rouages du pouvoir d'une municipalité de banlieue surnommée la *República de Hialeah*.

Les deux derniers chapitres partent alors du constat d'une géographie relationnelle ayant permis l'appropriation d'une partie des territoires de l'agglomération de Miami par les Cubano-Américains pour changer d'échelle d'analyse. Miami est alors présentée comme un espace d'articulations entre les Amériques, dont les Cubano-Américains sont résolument les précurseurs, mais ne sont plus les seuls acteurs. L'idée de ville relationnelle entre les Amériques souligne le rôle d'articulation à l'échelle continentale que joue cette métropole. Il s'agit de montrer comment la construction d'une ville étatsunienne et d'une métropole mondialisée est en partie le fait d'un groupe et de ses élites, qui lui donnent sa marque de fabrique sans que cette empreinte ne soit exclusive. Ce sont les modes de production urbaine à l'heure de la ville mondiale que le chapitre VI cherche à comprendre en analysant Miami, comme une ville à bascule entre le Nord et le Sud des Amériques. La place de cette ville-carrefour dans les relations interaméricaines sera abordée dans un dernier chapitre à travers la notion de ville communicationnelle. Miami se révèle ainsi être un espace de choix pour comprendre à l'ère de l'information et de la communication planétaires, le rôle des territoires. À l'échelle du continent, cette ville américaine, hispanique et étatsunienne, polarise des réseaux et des flux médiatiques, autant qu'elle met en relation des cultures multiples et des identités en mouvement, qui transforment les ambiances et paysages de ces quartiers.